

21. FINON-FINETTE

Il y avait une fois, dans un village, un homme et une femme qui avaient autant d'enfants qu'il y a de trous dans un crible. Les deux plus grands étaient deux jumeaux, un garçon et une fille, et ils avaient douze ans : le garçon s'appelait Finon et la fille s'appelait Finette. Et comme ils étaient toujours ensemble, on ne parlait jamais d'eux autrement qu'en disant Finon-Finette.

Un jour, l'homme a dit à sa femme :

— Ecoute, nous n'avons presque plus de farine ; avec cette bande d'enfants, nous allons tous mourir de faim. Finon-Finette, à eux deux, mangent la moitié du pain. Demain matin, fais-leur donc une galette, puis je vais les perdre dans le bois.

Le lendemain, le père appelle Finon-Finette.

— Venez donc avec moi dans le bois ; je vous ferai manger de la galette..

Justement, le jour d'avant, Finon-Finette avaient voulu se faire une balle, et ils avaient ramassé toute la laine que les moutons avaient laissée sur les ronces, dans les vieux chemins autour de la maison.

Alors, ils ont emporté leur laine. Et, quand ils ont été dans le bois, Finon s'est amusé à piquer des petits brins de laine dans l'écorce fendillée des chênes qui se trouvaient sur leur chemin. Ils ont marché, marché, et ils sont arrivés au bord d'une pente bien raide. Alors, le père a sorti la galette de son sac, et hop ! il l'a envoyée rouler à la descente en disant :

*Ma galette
Rondelette,
Qui l'attrapera
La mangera.*

Et voilà Finon-Finette partis au galop derrière la galette, qui roule, qui roule, qui roule jusqu'en bas. Oh ! ils l'ont bien retrouvée, la galette, et ma foi, ils l'ont mangée tout de suite. Quand ils sont remontés, plus de père ; il était reparti. Alors ils ont suivi les arbres

marqués avec les brins de laine et ils sont revenus à la maison. Mais ils n'osaient pas rentrer, et ils restaient contre la porte à écouter.

Ce jour-là, le meunier avait livré un sac de farine à leurs parents ; et la mère venait de faire une grande soupière de bouillie, et elle disait :

— Ah ! si Finon-Finette étaient là, comme ils se régalaient, eux qui aimaient tant la bouillie !

Alors Finon-Finette ont crié bien fort :

*Mère, mère,
Donne-nous en une cuillère
Par le trou de la chatière.*

Vite, vite, vite, la mère est allée leur ouvrir la porte. Elle les a embrassés et elle les a fait mettre à table et elle leur a servi à chacun une bonne assiettée de bouillie. Ah ! tout le monde était bien content dans la maison !

Mais quinze jours après, l'homme a dit à sa femme :

— Ecoute, le sac de farine est presque vide ; avec cette bande d'enfants, nous allons tous mourir de faim. Finon-Finette, à eux deux, mangent la moitié du pain. Demain matin, fais-leur encore une galette, et je vais les perdre dans le bois, bien plus loin que l'autre fois.

Le lendemain, le père appelle Finon-Finette.

— Venez avec moi faire du fagot dans le bois, et si vous travaillez bien, vous mangerez de la galette.

Justement, Finon-Finette épochaient des noisettes qu'ils avaient cueillies le jour d'avant dans le buisson autour de la maison. Finon en a rempli ses poches et, une fois dans le bois, il en a semé tout le long du chemin. Ils sont allés très loin, bien plus loin que la première fois. Le père a posé sa veste et son sac au pied d'un arbre, puis il a dit :

— Et maintenant, au travail ! Chacun va de son côté, chacun fait son fagot. Celui de vous deux qui aura le plus gros mangera toute la galette.

Et ils se sont séparés. Mais leur père est bien vite revenu prendre sa veste et son sac et doucement, doucement, il est parti, en laissant la galette au pied de l'arbre.

Finon-Finette, eux, s'étaient tout de suite retrouvés ; et ils ont fait leurs deux fagots ensemble et tout pareils. Puis, ils sont revenus vers l'arbre, ils se sont partagé la galette et ils l'ont mangée en attendant leur père. Mais, en voyant qu'il ne revenait pas, ils ont bien pensé qu'il était reparti. Alors ils ont suivi le chemin marqué par

les noisettes et ils sont revenus au village. Mais ils n'osaient pas rentrer chez eux, et ils se sont mis contre le mur pour écouter par le trou de l'évier.

Ce jour-là, un voisin avait apporté un grand sac de châtaignes à la maison, et la mère en avait cuit une bonne marmite. Et elle disait :

— Ah ! si Finon-Finette étaient là, comme ils se régalaient !

*— Mère, mère,
Donne-nous en une poignée
Par le trou de l'évier.*

Vite, vite, vite, la mère est allée leur ouvrir la porte. Elle les a embrassés et les a fait mettre à table et elle leur a servi à tous deux une grande écuelle de châtaignes. Ah ! tout le monde était bien content dans la maison !

Mais, deux jours après, l'homme a dit à sa femme :

— Ecoute, cette fois, il n'y a presque plus rien dans l'arche. Il faut perdre Finon-Finette si nous ne voulons pas tous mourir de faim. Demain tu me donneras le reste du pain et un morceau de fromage, je les emmènerai dans le bois, bien loin, si loin que cette fois ils ne reviendront pas.

Le lendemain, le père a pris sa hache, puis, il a appelé Finon-Finette.

— Venez avec moi dans le bois ; je vais abattre des arbres et vous, pendant ce temps-là, vous ferez des fagots. Voici votre part de pain et de fromage pour le goûter.

Une fois dans le bois, Finon a semé tout le long du chemin des miettes de pain et de fromage. Tous trois sont allés loin, très loin, beaucoup plus loin que la deuxième fois.

Le père a dit à Finon-Finette :

— Moi, je vais abattre un arbre. Vous, allez faire chacun votre fagot, puis amusez-vous et restez tranquilles : vous entendrez bien mes coups de hache.

Finon-Finette ont vite fait deux jolis petits fagots, puis, comme ils entendaient toujours frapper, ils ont joué tranquillement dans le bois. Quand le soleil a été bas, ils sont revenus vers l'arbre où ils avaient laissé leur père ; mais les coups qu'ils entendaient n'étaient pas des coups de hache : avant de partir, leur père avait pendu un vieux sabot à une branche d'un chêne et le vent balançait le sabot qui faisait toc !... toc !... toc !... contre le tronc.

Finon a voulu reprendre le chemin qu'il avait marqué avec les

miettes de pain et de fromage, mais un chien du village qui l'avait suivi de loin les avait toutes mangées.

Alors, Finon-Finette ont marché, marché, droit devant eux. Mais la nuit approchait et ils commençaient à avoir peur, et ils étaient bien las.

Ils sont arrivés au pied d'un grand chêne.

— Petit frère Finon, a dit Finette, monte sur l'arbre et regarde bien tout autour... Est-ce que tu ne vois rien ?

— Non, non, je ne vois rien.

— Plus haut, petit frère Finon, plus haut encore... Est-ce que tu ne vois rien ?

— Si, si, je vois une petite maison blanche, bien loin, bien loin d'ici.

— Plus haut encore, petit frère Finon, tout à fait en haut. Est-ce que tu ne vois rien ?

— Si, si, je vois une petite maison rouge, tout près, tout près d'ici. Mais elle est cachée dans les arbres.

Ils ont marché encore un peu et ils ont trouvé la petite maison rouge. Ils ont frappé à la porte et une femme est venue leur ouvrir.

— Madame, ont dit Finon-Finette, nous nous sommes perdus dans le bois, nous avons bien faim et nous avons peur des loups. Voulez-vous nous donner à manger et nous coucher ?

— Mes pauvres petits, je le voudrais bien. Mais mon mari est un ogre ; il est parti à la chasse, il va bientôt rentrer et s'il vous voit, il vous mangera. Allez plus loin, vous trouverez une petite maison blanche où l'on vous recevra.

— Vous nous cacherez, madame, vous nous cacherez. Mais nous sommes trop las, nous ne pouvons plus marcher.

La femme les a fait entrer, leur a donné à manger, puis les a cachés sous un cuvier. La nuit venue, l'ogre est rentré, et il s'est mis tout de suite à flairer de tous côtés en disant :

— Oh ! comme ça sent bon la viande fraîche, toute fraîche !

Et la femme a répondu :

— C'est peut-être le petit veau qui est né dans l'écurie. L'ogre est allé voir dans l'écurie, mais le petit veau n'était pas encore né. Et il s'est remis à flairer de tous côtés en criant plus fort :

— Je te dis que ça sent bon la viande fraîche, toute fraîche.

Et la femme a répondu :

— C'est peut-être que les petits chatons sont nés dans le grenier. L'ogre est allé voir dans le grenier, mais les petits chatons

n'étaient pas encore nés, et il s'est remis à flairer de tous côtés en criant très fort cette fois :

— Je te dis que ça sent bon la viande fraîche, toute fraîche.

Alors, sa femme a levé le cuvier et lui a montré Finon-Finette en lui disant :

— Ce sont deux petits enfants qui se sont perdus dans le bois. Ne leur fais pas de mal.

— Bon, bon ! Va les coucher avec les deux nôtres, et mets-leur d'abord des bagues et des colliers de paille.

Dans le lit, Finon-Finette ont vu que les enfants de l'ogre avaient des bagues et des colliers d'argent. Alors, doucement, pendant que les autres dormaient, ils les leur ont pris et ils ont mis à la place leurs bagues et leurs colliers de paille.

L'ogre et sa femme devaient partir de bonne heure pour aller à un mariage. L'ogre s'est donc levé bien avant jour et a chauffé son four ; puis il est monté à la chambre des enfants, il a pris ceux qui portaient les bagues et les colliers de paille et les a jetés dans le four en disant :

— Comme ça, ils ne se sauveront pas quand je serai parti.

Mais les enfants de l'ogre, en sentant la grande chaleur qui les brûlait, criaient :

— Père, mère, je brûle.

— Brûle, brûle, t'es pas des miens.

Quand Finon-Finette se sont réveillés, ils se sont trouvés tout seuls dans la maison. Alors, ils ont pris tout l'or et tout l'argent de l'ogre et ils se sont sauvés bien vite avec sa voiture, son cheval rouge et son cheval blanc.

Et quand l'ogre est rentré, il a voulu ranger ses beaux habits et il a ouvert son armoire : son or et son argent avaient disparu ; il est allé regarder dans le lit de ses enfants ; ils n'y étaient plus ; vite, il a ouvert le four : il les a retrouvés tout rôtis ; il a couru à son écurie : ses chevaux et sa voiture n'étaient plus là. Alors, il s'est mis à grincer des dents. Puis il est monté sur sa grande truie, qui allait plus vite qu'un cheval, et il s'est lancé à la poursuite de Finon-Finette. Et tout le long du chemin, il disait à sa bête :

— Trotte, trotte, ma grand'truie,

Quand on les trouvera,

On les mangera.

Il a vu des faucheurs qui fauchaient dans un pré qui bordait la

route et il leur a demandé :

— V'avez pas vu Finon-Finette,
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc
Tout chargés d'or et d'argent ?

Les faucheurs ont levé la tête :

— Ah ! vous dites que je fauchons pas bien ? Fauchons, fauchons quand même.

Et ils se sont remis à faucher à grands coups de faux, et l'ogre est reparti en courant :

— Trotte, trotte, ma grand'truie,
Quand on les trouvera,
On les mangera.

Plus loin, il a vu des batteurs qui battaient du blé dans une grange et il leur a demandé :

— V'avez pas vu Finon-Finette,
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc
Tout chargés d'or et d'argent ?

Les batteurs ont levé la tête :

— Ah ! vous dites que je battons pas bien ? Battons, battons quand même.

Et ils se sont remis à taper sur le blé à grands coups de fléau. Et l'ogre est reparti en disant :

— Trotte, trotte, ma grand'truie,
Quand on les trouvera,
On les mangera.

Plus loin, il est arrivé au bord d'une rivière où des laveuses lavaient leur linge, et il leur a demandé :

— V'avez pas vu Finon-Finette,
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc
Tout chargés d'or et d'argent ?

Les laveuses ont levé la tête :

— Ah ! vous dites que je lavons pas bien ? Lavons, lavons, quand

même.

Et elles se sont mises à battre leur linge à grands coups de battoirs. Mais une laveuse qui avait étendu un drap sur l'eau pour le rincer lui dit :

— Moi, j'ai vu passer un gentil petit gars et une jolie petite demoiselle dans une belle voiture, avec un cheval rouge et un cheval blanc.

— Ha ! ha ! ha ! cria l'ogre, c'est eux.

Sur la rivière, il y avait, pour les gens et les voitures, une passerelle de planches, devenue toute noire avec le temps. Mais, à côté, le drap et la mousse de savon faisaient comme une passerelle blanche.

— Et par où sont-ils passés ? a demandé l'ogre. Sur la passerelle noire ou sur la passerelle blanche ?

— Sur la passerelle blanche,
Passerelle noire flanche.

Alors l'ogre et sa truie se sont lancés sur le drap que la laveuse a retiré d'un seul coup, et ils sont tombés dans la rivière. Et l'ogre criait à sa bête :

— Bois tout, bois tout, ma grand'truie, bois,
si tu bois tout, on s'noiera pas.

Mais la truie a bu tant d'eau que son ventre a éclaté, et l'ogre s'est noyé.

Finon-Finette sont rentrés chez eux et ils ont donné tout l'or et tout l'argent à leurs parents qui en avaient bien besoin.

A la montée, l'oeuf se cassa.

A la descente, un nuage couvrit le soleil, et la cigale, craignant d'avoir froid, ne voulut pas aller plus loin.

Ainsi la pauvre fourmi

se vit obligée d'achever toute seule

et péniblement son pèlerinage à Jérusalem.

Sur le tard, elle arriva au bord d'un ruisseau ; l'eau était gelée, et la pauvre petite bête, en essayant de passer, se cassa la jambe.

Alors, à moitié évanouie, elle fit sa plainte et dit :

O gelée ! gelée !

O gèu ! gèu

Que tu es forte

Que tu siès fòrta

D'avoir coupé la jambe

De copar la cambeta

A la pauvre petite fourmi

A la paura formigueta

Qui s'en allait faire un pèlerinage

Que s'en anava faire un

à Jérusalem ! pelegrinatge a Jerusalem !

(A. Montel, *Revue des Langues Romanes* 1871)

Cette randonnée a toujours enchanté les enfants, mais il convient de signaler aux adultes que son thème est très ancien, et apparaît déjà dans le Pancharantra indien, où le soleil renvoie le brahmane au nuage, qui est plus fort que lui, le nuage au vent, celui-ci à la montagne et la montagne au rat. La Fontaine y a puisé le sujet de sa fable *La souris métamorphosée en fille*. Et, passant de l'Inde aux traditions arabes, nous trouvons dans le Coran le passage suivant :

"Quand Dieu eut fait la terre, elle vacillait de ça et de là, jusqu'à ce que Dieu eût mis les montagnes pour la tenir ferme. Alors les anges lui demandèrent : "Ô Dieu, y a-t-il dans ta création quelque chose de plus fort que les montagnes ?" Et Dieu répondit : "Le fer est plus fort que les montagnes, puisqu'il les fend. — Et dans ta création, est-il quelque chose de plus fort que le fer ? — Oui, le feu est plus fort que le fer, puisqu'il le fond. — Et est-il quelque chose de plus fort que le feu ? — Oui, l'eau, car elle l'éteint. — Est-il quelque chose de plus fort que l'eau ? — Oui, le vent, car il la souleve. — O notre soutien suprême, est-il dans ta création quelque chose de plus fort que le vent ? — Oui, l'homme de bien qui fait la charité : s'il donne de sa main droite sans que sa gauche le sache, il surmonte toutes choses."

(Nous tenons ces citations d'E. Cosquin)

Pour clore ce chapitre sur les randonnées, nous tenons à rappeler le vaste domaine des chants à énumération, dont voici un petit exemple provenant aussi du Languedoc :

Au bois de l'Alzonne, il y a un plan

Sur ce plan, il y a trois peupliers

Sur le plus élevé, il y a une branche

Sur cette branche, il y a cent feuilles

Entre les feuilles, il y a trois fleurs

Entre les fleurs, il y a un nid

Dans ce nid, il y a un œuf

Dans cet œuf, il y a un oiseau.

Lorsque le vent du nord souffle, l'oiseau chante et dit :

Je suis dans l'œuf, l'œuf dans le nid, nid dans les fleurs, fleurs entre les feuilles, feuilles sur la branche, branche sur le peuplier, peuplier sur le plan, le plan du bois de l'Alzonne.

20. LES DENIERS

Bladé, Gascogne III

Dicté à J.-F. Bladé par son fils, alors âgé de 10 ans

Voici un exemple des petites histoires qui, pendant les veillées, furent souvent racontées soit avant, soit après un "grand conte" et qui, par leur structure fortement rythmée et leur fond quasi magique, facilitaient à l'auditoire le passage d'un monde à l'autre.

Un denier était autrefois la douzième partie d'un sou.

21. FINON-FINETTE

Millien-Delarue, Nivernais/Morvan "Finon-Finette ou les enfants égarés"

Raconté à P. Delarue par A. Gaudichet à Luthenay (Nièvre), en 1951

Le thème des "Enfants abandonnés dans la forêt" ou du "Petit Poucet" revient souvent dans le répertoire des contes français ; P. Delarue en compte plus de 80 versions.

Certains éléments caractéristiques se retrouvent dans la plupart :

— L'allitération des noms des enfants : Finon-Finette, Furon-Furette ou, comme nous verrons plus loin, Courtillon-Courtilette, etc.

— Les nombreux versets rythmés provenant des formes plus anciennes du conte et qui se sont conservés.

Le dialogue avec les paysans, qui toujours trompent l'ogre et aident les fuyards, appartient également à la forme primitive du conte.

— Presque toujours : le motif de l'échange des couvre-chefs des enfants endormis.

Le titre que Perrault a donné à ce conte, *Le Petit Poucet*, appartient à un autre type de conte (voir la note de *Grain-de-Millet*, n° 26).

Une arche, ou maie, était le coffre dans lequel on pétrissait la farine et conservait le pain.

Grimm : *Jeannot et Margot*

Conte-type 327

22. LE JOUEUR DE FIFRE

Arnaudin, Grande Lande

Raconté par le berger J. Daurys, de Labouheyre (Landes), en 1882

En tant que conte autonome, le motif des animaux reconnaissants n'apparaît que 9 fois dans le catalogue de Tenèze ; mais il figure dans de nombreux contes, surtout bretons, en tant qu'élément auxiliaire permettant